

# Pharmacologie et prolétarisation

BERNARD STIEGLER

**ABSTRACT:** In this paper we argue that Jacques Derrida opened the way to realize the fundamental role of Husserl's phenomenology of the consciousness of internal time, yet he did not go through. Since he did not properly examine the transductive relation between intentional consciousness and *tertiary retentions*, he eventually did not thoroughly understand the essential and inherent technicity of human beings. He also missed the intrinsic plurality of traces at the origin. If for *Grammatology* it is impossible to become a *positive science*, we show that it can turn itself into a *positive praxis*: pharmacology. Such a *praxis* needs a theory that we call general organology, which has the features of a political economy.

**KEYWORDS:** tertiary retentions; intentional consciousness; proletarianization; positive pharmacology; general organology.

## I. Pharmakon et prolétarisation

Le premier penseur de la prolétarisation telle que la définissent Engels et Marx en 1848 fut Socrate — s'il est vrai que dans le *pharmakon* qu'est pour lui l'écriture, le danger est la perte de savoir que sa pratique par les sophistes, c'est à dire telle qu'elle court-circuite l'anamnèse et la remplace par une *hypomnèsis* sans intériorisation, est un cas particulier de ce qui arrive selon Marx à l'ouvrier qui perd son savoir faire, extériorisé et confisqué par la machine, c'est à dire par ce que j'appelle la rétention tertiaire mécanique.

L'écriture est elle-même une rétention tertiaire littérale. Pour des raisons que je vais développer dans ce qui suit, Derrida n'a jamais pensé la rétention tertiaire en général. Il en a fait une instance de la trace, sans en analyser les spécificités, malgré ce qu'il avait annoncé comme le programme d'une histoire du supplément. Cet état de fait a bloqué l'intégration de sa logique du supplément dans une nouvelle critique de l'économie politique qui reste à venir, et dont j'ai tenté de dessiner les grandes lignes dans *Pour une nouvelle critique de l'économie politique*.

Derrida a également sous-estimé la nécessité d'une critique de la trace, qu'il considérait condamnée à répéter les errements de la critique logocentrique. Il a dès lors rendu impossible la reprise de la question socratique

(et non platonicienne) de la possibilité d'une pharmacologie positive, c'est à dire d'une philosophie de la trace qui cultiverait les possibilités positivement anamnésiques, bien qu'il ait toujours donné à penser, notamment dans sa lecture de *L'Origine de la géométrie*, que la trace était bien la condition de l'anamnèse — qu'il n'a jamais déconstruite elle-même.

## 2. Grammatologie, rétentions et jeux de traces

Derrida a interrogé la possibilité d'une grammatologie « comme science positive »<sup>1</sup> — mais en posant d'emblée qu'une telle possibilité s'auto-annulerait dans la mesure (la démesure) où cette grammatologie ferait éclater son propre *logos* : elle serait contrainte de « solliciter le logocentrisme » tout en le « déconstruisant ». Il faudrait donc parler plutôt de *graphématique* ou de *grammatographie* — et renoncer à la possibilité que celles-ci se présentent « comme des sciences ».

La positivité scientifique d'une « grammatologie positive », positive *en ce sens*, en passerait nécessairement par la question de l'essence de l'écriture, et donc de son être : elle devrait interroger l'origine de l'écriture. Or, l'écriture, appréhendée à partir de la question de la trace, c'est à dire comme archi-trace et archi-écriture, est précisément ce qui constitue l'épreuve d'un défaut d'origine :

Où l'écriture commence-t-elle ? Quand l'écriture commence-t-elle ? Où et quand la trace, écriture en général, racine commune de la parole et de l'écriture, se rétrécit-elle en « écriture » au sens courant ? . . . question d'origine. Or qu'il n'y ait pas d'origine, c'est à dire d'origine simple, que les questions d'origine transportent avec elle une métaphysique de la présence, c'est bien ce qu'une méditation de la trace devrait sans doute nous apprendre<sup>2</sup>.

Cette question de la trace et de l'archi-trace fait fond sur celles de la rétention et de la protention, qui émergèrent dans le corpus derridien en 1962<sup>3</sup> avec l'« Introduction » à *L'Origine de la géométrie*<sup>4</sup>, et qui, en 1967 (également l'année de publication de *De la grammatologie*), constitua l'analyse centrale de *La Voix et le Phénomène*<sup>5</sup>.

1. Cf. J. DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, ch. 3 de la première partie.

2. J. DERRIDA, *De la grammatologie*, op. cit., p. 109.

3. Et après un préambule publié en 1990 par les PUF, *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, qui interprète *L'Origine de la géométrie* pratiquement à l'opposé de l'Introduction de 1962, et dont j'ai proposé une analyse dans B. STIEGLER, *La technique et le temps 2. La désorientation*, Paris, Galilée, 1996, pp. 267–275.

4. E. HUSSERL, *L'Origine de la géométrie*, traduction et introduction par Jacques Derrida, Paris, PUF, 1962.

5. J. DERRIDA, *La voix et le phénomène*, Paris, PUF, 1967.

Dans cet ouvrage, Derrida s'attache à montrer que la rétention primaire et le privilège que lui accorde Husserl dans les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* relèvent d'une « métaphysique de la présence ». En deçà de la différence entre les deux formes de rétentions identifiées par Husserl et qualifiées de primaire et de secondaire, il faudrait poser la question de la trace qui *excède* toute présence, c'est à dire toute opposition entre présence et absence — c'est à dire aussi l'opposition que Husserl érige en principe entre la rétention primaire et la rétention secondaire.

*De la grammatologie* reprend cette problématique de la rétention déconstruite à partir de ce concept de trace, et comme déconstruction de cette « métaphysique de la présence », c'est à dire privilégiant le présent, et dont le privilège de la rétention primaire par rapport à la rétention secondaire serait l'indice — la déconstruction passant cette fois-ci par Heidegger et la question de l'être, Saussure, Leroi-Gourhan, Lévi-Strauss et Rousseau. La présence absente, et l'absence formant ou donnant la présence, c'est la trace.

Cependant, « qu'il n'y ait pas d'origine, c'est à dire d'origine simple », cela ne doit-il pas nous amener à mettre en question la question de l'architrace ou de la trace elle-même? S'il n'y aura jamais eu d'origine simple, plutôt que de parler de la trace ou de l'archi-trace, ne s'agit-il pas d'interroger et de problématiser *encore plus tôt* que « la trace », le *complexe de traces* que constituerait d'emblée ce qui se présenterait d'abord, mais par une illusion rétrospective, comme « la » trace ?

### 3. De la trace aux traces : être, devenir, différence et processus

Pour soumettre la question de la trace à celle des traces, et comme *multiplicité primordiale des traces* — en posant qu'il n'y a pas d'origine simple, et que dans le complexe primordial de traces que *devient sans cesse le défaut* d'origine (plutôt qu'il ne l'est, la question n'étant pas celle de *l'être de la trace*, fusse cette copule raturée, mais celle du *devenir des traces*), la trace *faut* d'être « toujours déjà » devenue le *pluriel d'un indéfini* —, il faut revenir à la question du rapport entre retentions primaire et secondaire telles que les définit Husserl, et au commentaire qu'en donne Derrida dans *La Voix et le Phénomène* :

Dès lors qu'on admet [avec la rétention primaire] cette continuité du maintenant et du non-maintenant, de la perception et de la non-perception dans la zone d'originarité commune à l'impression originale et à la rétention, on accueille l'autre dans l'identité à soi de l'*augenblick*. . . La différence entre la rétention et la reproduction, le souvenir primaire et le souvenir secondaire, n'est pas la différence,

que Husserl voudrait radicale, entre la perception et la non-perception, mais entre deux modifications de la non-perception<sup>6</sup>.

J'avais déjà commenté ce commentaire en 2006<sup>7</sup> et en ces termes :

Rien n'est contestable dans ces propos, que je reprends à mon compte, tels quels, mais en y ajoutant cependant des précisions que je crois indispensables : la *différence* entre rétention primaire et rétention secondaire n'est pas *radicale* dans la mesure où la rétention primaire *compose sans cesse* avec la rétention secondaire, c'est à dire dans la mesure où la *perception* est toujours projetée *par, sur et dans l'imagination* — contrairement à ce que Husserl pense, et qu'il pense contre Brentano. Mais il n'en reste pas moins que la *différence* demeure et *constitue* une *distinction*, qui n'est pas une *op-position*, mais [...] une *com-position*. Or, cette constitutivité de la composition, c'est à dire de la *trame du temps*, par la différence entre primaire et secondaire, qui est une découverte philosophique à proprement parler, apportée par Husserl, et qui y ajoutera à la fin de sa vie la découverte de la finitude rétentionnelle et de sa technicité primordiale dans la géométrie, c'est ce que finalement la pensée derridienne n'aura jamais pleinement admis ni exploré. La différence passe par cette différence, mais cette différence suppose à son tour la différenciation (et donc l'identification) de [...] la rétention tertiaire, et qui est le nom de ce qui fait tout l'enjeu de *L'origine de la géométrie*.

Qu'il n'y ait pas de différence *radicale* entre la rétention primaire et la rétention secondaire, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de différence entre elles. Mais cela ne veut pas dire non plus que la différence qu'il y a *en effet(s)* entre elles puisse devenir la question de la trace, telle qu'elle serait elle-même indifférente à cette différence (parce que se tenant sur un autre plan) et pourrait dès lors *donner* ou *faire* cette différence — et comme différence — *avant* l'apparition de ces formes rétentionnelles elles-mêmes.

Car pour qu'il y ait ce que Derrida appelle la trace, qu'il appréhende aussi non seulement comme la différence (et c'est pourquoi l'on parle de « philosophie de la différence »), mais comme la différence, il faut des *termes* qui sont *transductivement constituants* tout aussi bien que *transductivement constitués* par cette différence qui donne une différence : il faut un processus. Un tel procesus ne précède évidemment pas ses termes, pas plus que les termes ne précèdent le processus.

Une telle question du processus est celle de l'*individuation* comme *processus* d'individuation qui ne peut pas être pensé à partir de l'origine que serait l'individu, mais qui individue cet individu tel que, structurellement en défaut de lui-même (inachevé), il est toujours en devenir et en co-individuation avec d'autres individus au sein d'un processus qui, ne pouvant être pensé

6. Ivi, p. 73.

7. B. STIEGLER, *La peau de chagrin ou L'accident franco-européen de la philosophie d'après Jacques Derrida*, «Rue Descartes» 52 (2006), Collège international de Philosophie, Paris, PUF, pp. 103–112, p. 109.

dans le cadre du substantialisme ou du schème hylémorphique, ouvre la question du préindividuel comme phase où l'individu s'individue en se déphasant, phase et déphasage constituant le processus même.

#### 4. Le défaut de la différence — entre l'Un et le Multiple

La différence, c'est ce que Simondon aura tenté de penser comme processus d'individuation — où *la* différence, c'est à dire *la* trace, « commence » dans la différence par l'individuation (le déphasage) *des* différences, c'est à dire par *les* traces où le préindividuel se déphase comme cette différence : c'est ce qui ne commence pas (tout seul), c'est *ce qui n'est pas le commencement*. C'est ce qui non seulement n'a pas d'origine simple, mais en fin de compte, et *au pied de la lettre*, c'est ce qui n'a pas d'origine du tout : c'est le défaut d'origine tel qu'il le faut, et tel qu'il le faut *en diverses façons* — et là est toute la question : dans ce *divers* dont l'obsession métaphysique sera de le subsumer sous l'Un du concept, dont le concept de trace ou d'archi-trace (comme *la* trace, ou comme *l'*architrace) semble être encore le fantôme.

Cette multiplicité qui surgit dans le défaut d'origine, et comme ce défaut même (comme défaut d'Un), c'est à dire comme l'individuation du fonds préindividuel dont on ne peut pas dire qu'il « est » ce défaut, mais qu'il *fait* ce défaut, où *les* défauts « fourmillent », comme auraient dit Deleuze et Guattari, c'est le processus par où un agencement s'opère entre rétentions primaires, secondaires et tertiaires, c'est à dire : *comme émergence d'un complexe de traces articulant le vivant et le non-vivant*.

Or, en minorant la différence entre les rétentions primaire et secondaire conçues par Husserl — et malgré son interprétation de *L'origine de la géométrie* et de la place qu'y prend la technique comme accès aux idéalités par le polissage, l'arpentage et l'écriture, c'est à dire comme espace *praxique* remédiant à la finitude rétentionnelle du protogéomètre —, Derrida s'évite d'interroger et de qualifier ce qu'il faut appréhender comme cette rétention tertiaire, et c'est tout le problème de cette « grammatologie comme science positive » pourtant constituée de part en part comme question du rapport entre protention(s) et rétention(s), ainsi que l'indique *De la grammatologie* en bien des occasions, par exemple dans le commentaire que Derrida propose de Leroi-Gourhan, où la trace devient le gramme dont la différence est l'histoire.

*Le Geste et la Parole* décrit l'unité de l'homme, écrit-il,

comme une étape ou une articulation dans l'histoire de la vie — de ce que nous appelons ici la différence — comme histoire du gramme. [...] On fait ici appel à la

notion de programme. Il faut l'entendre, certes, au sens de la cybernétique, mais celle-ci n'est elle-même intelligible qu'à partir d'une histoire des possibilités de la trace comme unité d'un double mouvement de protention et de rétention<sup>8</sup>.

Comme on le voit parfaitement ici, la différance, c'est la vie — comme histoire du gramme. C'est à dire aussi ce qu'avec Simondon, nous appellerions le *processus d'individuation vitale* — tel qu'il peut conduire à un processus d'individuation *psychique et collective*<sup>9</sup>. L'histoire des possibilités de la trace au sein de la *différance* comme « *histoire de la vie* » est ce qui constitue l'« unité d'un double mouvement de protention et de rétention ».

## 5. Conscience intentionnelle et rétention tertiaire

Or, dans la vie, une articulation du vivant et du non-vivant permet que dans ce « double mouvement de protention et de rétention », c'est à dire dans cette différance qu'est la vie, apparaisse « le gramme comme tel », et que fait apparaître « la conscience intentionnelle », *ou bien* qui fait apparaître la « conscience intentionnelle », d'où elle émerge — à moins que cette « émergence », qui « rend sans doute possible le surgissement des systèmes d'écriture au sens étroit »<sup>10</sup>, ne soit, comme l'invention de l'homme, une relation transductive telle que, comme l'homme n'est inventeur de la technique que parce qu'il est inventé par elle, la conscience intentionnelle n'est conscience du gramme comme tel que parce que le gramme comme tel rend la conscience intentionnelle possible — et à travers ce que j'appelle un processus de grammatisation, tel que Sylvain Auroux en a proposé une « science positive », si l'on peut dire (avec des limites que j'ai tenté d'analyser en diverses occasions), et où la discrétisation qui conditionne ce « comme tel » s'accomplit non pas consciemment, mais techniquement.

On se demande comment il faut comprendre le propos assez surprenant où Derrida, qui ne raisonne pas ces termes simondoniens, peut laisser penser que les systèmes d'écriture au sens étroit seraient rendus possibles par l'émergence de la conscience intentionnelle — alors que l'on serait tenté de penser, si l'on était pleinement fidèle à la logique du supplément autant qu'à son historicité ou à sa préhistoricité, que la formation de la conscience

8. J. DERRIDA, *De la grammatologie*, op. cit., p. 125.

9. Sur ce passage de l'individuation vitale à l'individuation psychique et collective, je renvoie à *Cinq cent millions d'amis. Pharmacologie de l'amitié*, conférence à l'université du Luxembourg accessible sur [www.arsindustrialis.org](http://www.arsindustrialis.org), et à B. STIEGLER, *Etats de choc. Bêtise et savoir au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Mille et une nuits, 2012.

10. J. DERRIDA, *De la grammatologie*, op. cit., p. 125.

intentionnelle est le versant psychique (comme stade de son individuation) de la formation technique des rétentions tertiaires que sont les systèmes d'écriture au sens étroit.

Quoi qu'il en soit, et plus généralement, la pensée de la différence ne se précipite-t-elle pas ici *prématurément* vers « les systèmes d'écriture au sens étroit », s'il est vrai qu'il y a de la rétention tertiaire bien avant cette écriture au sens étroit, s'il est vrai que cette proto-rétention tertiaire est déjà une articulation du vivant et du non-vivant qui induit un processus rétentionnel/protentionnel (une différence) de part en part surdéterminée et *indéterminée* par ce défaut d'origine ?

Ce défaut d'origine est une nouvelle modalité d'individuation du fonds préindividuel *qui se creuse dans la vie* (comme « zones effondrées du codage génétique »<sup>11</sup>) comme ce que Derrida lui-même appellera la vie/la mort, et ce précisément à travers cette rétention tertiaire par où ce qui va devenir le système technique s'individue en déphasant, et en cela, en individuant *ce qui ne devient qu'ainsi* l'individuation psychique et collective — méta-individuation du fonds préindividuel d'où surgiraient donc les rétentions tertiaires, c'est à dire *accidentelles*.

Cette méta-individuation serait une *bifurcation dans les conditions rétentionnelles et protentionnelles de l'individuation* telle que, différant intrinsèquement, individuation psychique et individuation collective sont en relation transductive avec l'individuation technique, c'est à dire à travers la *multiplicité proliférante des relations transductives qui se trament par le jeu de ces rétentions tertiaires* que sont les traces techniques avec les rétentions primaires et les rétentions secondaires *formant un nouveau régime protentionnel qui est le désir — par où le devenir se trans-forme en avenir, c'est à dire en temporalité (condition de ce que Husserl appelle l'intentionnalité)*.

## 6. Désir et protention

Cette prolifération est celle du désir comme idéalisation, celle-ci constituant un nouveau régime protentionnel — et ce n'est que sur ce fond que peut se constituer une idéalité mathématico-philosophique à partir de laquelle, en passant par cette forme spécifique de rétention tertiaire qu'est l'écriture au sens étroit, la pensée du gramme comme tel va devenir possible. Mais ce nouveau régime protentionnel n'est pas seulement celui de la conscience : c'est aussi celui de l'inconscient.

(Il faudrait se demander ici jusqu'à quel point Derrida peut s'emparer des concepts de rétention et de protention formés par Husserl pour penser

11. P. RICŒUR, *Temps et récit. Tome 1*, Paris, Seuil, 1983, p. 93.

la conscience en les étendant à la différence comme histoire de la vie et sans thématiser l'immense problème phénoménologique qu'ouvre cette extension, alors même que Derrida se place toujours en fin de compte et en dernier ressort sous l'autorité de la phénoménologie pour défendre par exemple la position saussurienne qui exige que soient distingués le son apparaissant et l'apparaître du son<sup>12</sup>, etc. . . .)

Ici, c'est depuis la question de l'objet transitionnel qu'il faut appréhender la rétention tertiaire — c'est à dire en ayant recours à Winnicott. Mais s'il est vrai que la rétention tertiaire émerge depuis une différence qui, comme processus d'individuation vitale, est constituée de rétentions et de protentions en quelque sorte pré-intentionnelles, il faut aussi se tourner vers Bowlby<sup>13</sup>, dont les travaux et surtout les matériaux sont proches de ceux de Winnicott, et qui pose la question du rapport entre instincts et pulsions, c'est à dire entre des formes protentionnelles élémentaires, si l'on veut prendre au sérieux (et il le faut impérativement) les propositions derridiennes quant à la différence pré-intentionnelle et quant au passage non pas de l'archi-écriture ou de l'archi-trace à l'écriture (et à la trace) au sens étroit, mais quant à la question des rapports entre le vivant et le non-vivant *s'organisant*, et comme *organes* techniques — ce qui est la question de l'organologie générale.

Si la rétention tertiaire n'est pas qualifiée comme telle, c'est à dire comme *régissant et surdéterminant en les indéterminant les compositions* de rétentions primaires et secondaires, il devient très difficile de ne pas se noyer dans les apories de *la* trace, par exemple en se demandant où et quand commence *la* trace que l'on appelle aussi, ici, *l'écriture*.

## 7. Les traces du défaut. L'avenir de Derrida passe par Simondon

S'il est évident — j'ai tenté de le montrer à maintes reprises — que la rétention primaire ne cesse de composer avec la rétention secondaire, et qu'en ce sens, leur différence n'est pas radicale, parce qu'elles forment un *système* de traces (qui s'agencent toujours en dispositifs rétentionnels<sup>14</sup> à travers lesquels se métastabilisent les formes attentionnelles<sup>15</sup>), mais où il faut en outre analyser la façon dont les rétentions tertiaires conditionnent et « factorisent » les jeux du primaire et du secondaire, il est tout aussi évident que la rétention primaire n'est pas une rétention secondaire, qui

12. J. DERRIDA, *De la grammatologie*, op. cit., p. 93.

13. J. BOWLBY, *Attachement et perte 1. L'attachement*, Paris, PUF, 1978.

14. Sur ce concept, cf. B. STIEGLER, *La technique et le temps 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée, 2001, pp. 199ss.

15. Cf. B. STIEGLER, *Etats de choc*, op. cit., en particulier §56.

n'est évidemment pas une rétention tertiaire, cependant que l'une ne va pas sans les autres et réciproquement.

Ce jeu de trois types de traces non seulement commence bien avant l'écriture « au sens courant », mais aussi bien avant les traces que Derrida observe avec Leroi-Gourhan, et qui sont les inscriptions rupestres ou les os taillés retrouvés sur les champs de fouilles du Paléolithique supérieur<sup>16</sup> : le jeu des trois types de rétentions commence dès les tout premiers silex taillés — c'est du moins ce que j'ai tenté de montrer dans *La technique et le temps 1. La faute d'Epiméthée*.

Cela ayant été posé, quoi de la question de la *scientificité* dans ces affaires, et d'une « grammatologie comme science positive » ? Appréhender ce problème autrement que de façon purement spéculative et logique, c'est à dire pétrie de ce *logos* dont il s'agirait de dépasser la métaphysique de la présence, c'est l'aborder comme la question *pratique* du défaut d'origine en tant qu'il le faut, et en tant que *ce défaut faut*, comme on pourrait tenter de le dire en recourant au vieux français. Il faut, ce défaut, et s'il faut un tel défaut, ce falloir est toujours une faille : il est toujours défaillant, c'est à dire *oublié, refoulé* — non pas tel qu'il manque, mais tel qu'il est toujours à venir, et *protentionnel en cela* : telle est la structure du désir, c'est à dire de la différance « intentionnelle » affectable par le gramme « comme tel », c'est à dire aussi par ce que Heidegger aurait appelé la *question*<sup>17</sup>, et comme structure de ce que Derrida nommait l'exappropriation.

« La » trace que traque *De la grammatologie*, qui traque ainsi « la métaphysique de la présence », et comme archi-trace (ce qui conduira plus tard Derrida à parler de « quasi transcendantal »), date d'*avant* la rétention tertiaire : elle concernerait *la vie comme telle*, bien avant la vie technicisée s'articulant au non vivant tout en l'organisant (comme organe artificiel précisément), comme programme génétique, etc. . . Comme *gramme*, elle constitue la mémoire sous toutes ses formes, et d'abord comme mémoire biologique. Mais elle constitue aussi la « magnétothèque » dont parle Leroi-Gourhan<sup>18</sup> — qui parle en cela de l'avènement du système mnémotechnologique mondial —, et la cybernétique qui s'impose alors, à une époque qui est aussi celle du structuralisme et de la biologie moléculaire, etc. . .

Cependant, la question du défaut originare d'origine, dont la technicisation de la vie est l'inscription à même cette *vie* devenant *la vie / la mort*, et qui vient s'opposer à la possibilité d'une grammatologie comme science positive, ce n'est pas seulement la question de « la » trace : c'est celle d'un

16. J. DERRIDA, *De la grammatologie*, op. cit., p. 125.

17. Il faudrait ici repasser par *De l'esprit. Heidegger et la question* (Paris, Galilée, 1987), dont j'ai proposé une relecture dans *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. De la pharmacologie*, Paris, Flammarion, 2010, pp. 209ss.

18. A. LEROI-GOURHAN, *Le geste et la parole 2*, Paris, Albin Michel, 1965, pp. 69–76.

jeu entre des traces telles que *dans* ce jeu, elles *donnent du jeu*, et plus précisément, *des jeux*, et des *enjeux* chaque fois *inédits et inouïs*, qui s'ouvrent comme les *protentions* de tous ces jeux — comme jeux de l'amour et du hasard relevant non seulement d'une « logique du supplément », mais d'une « logique quasi-causale ».

Que ces questions puissent se poser à et comme une grammatologie, qui est une déconstruction, cela procède d'une *généalogie* et d'une *rétrospective des traces* qui doit abandonner la question d'un *un* (*la* trace) qui ne serait pas toujours déjà *du* multiple, et qui doit en cela passer de la question de *l'individu* à celle de *l'individuation* : l'avenir de Derrida passe par Simondon (qui ne le contient pas). Tel est l'avenir de ce qui se sera ouvert sous le nom et comme l'entreprise d'une *déconstruction*. Au défaut d'origine de la déconstruction, il y aura toujours eu du multiple.

## 8. Organologie des relations transductives liant les traces

Le jeu des traces tel qu'il se déploie dans ce qui peut atteindre à la considération du « gramme comme tel » est ce qui résulte d'un agencement entre *trois niveaux organologiques* :

- le niveau des organes psychosomatiques de l'individu psychique,
- le niveau des organes techniques et artificiels de l'individu technique (formant un système technique),
- le niveau des organes sociaux que sont les institutions et les organisations en tout genre, constituant les systèmes sociaux par où se concrétise l'individuation collective.

Comme *méthode d'investigation des relations transductives* entre les processus d'individuation psychique, les processus d'individuation technique et les processus d'individuation collective, l'organologie générale est ce qui vise à faire la *généalogie* des rapports entre rétentions primaires, secondaires et tertiaires. Constituant en cela une « histoire du supplément », elle développe le concept de processus de grammatisation<sup>19</sup>, qui concerne tout autant le geste et le corps que le *logos*, et qui, comme histoire de l'écriture entendue en ce sens, est la condition d'intelligibilité du devenir industriel. En outre, elle étudie le déploiement des relations transductives et de leurs effets comme un processus de transindividuation formant des circuits en tout genre, et aux trois niveaux organologiques, c'est à dire aussi *entre* ces trois niveaux.

19. Sur ce concept, cf. par exemple B. STIEGLER, *De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*, Paris, Galilée, 2004, pp. 111ss.

Les rétentions secondaires *psychiques* deviennent toujours, au cours de ce processus de transindividuation qu'est la différence, des rétentions secondaires *collectives* (formant du transindividuel, c'est à dire de la signification), cependant que

- des *protentions secondaires collectives* s'y forment aussi,
- les rétentions tertiaires comme *pharmaka* permettant de contrôler (ce qui ne signifie pas : de maîtriser) la production de ces rétentions secondaires psychiques et collectives à travers les *dispositifs rétentionnels* et les *critériologies* (formées par des circuits longs dans la transindividuation<sup>20</sup>) qui constituent les organisations sociales,
- ces dispositifs rétentionnels et ces critériologies, qui relèvent du troisième niveau de l'organologie générale (le niveau du corps social concrétisant l'individuation collective à travers les systèmes sociaux), tendent à être absorbés de nos jours par le niveau techno-logique du système technique planétarisé, et devenant mnémotechnique de part en part, ce qui constitue un processus de prolétarisation généralisée<sup>21</sup>,
- l'individu psychique dès lors se désindividue lui-même, étant privé de la possibilité de participer à l'individuation collective (étant prolétarisé).

## 9. La pharmacologie comme savoir positif

La question grammatologique formulée par Derrida en 1967, cinq ans après la question de l'écriture trouvée dans la phénoménologie du savoir géométrique tardivement formulée par Husserl, conduit en 1972 à une question *pharmacologique* : l'écriture, à laquelle Husserl confère à la fin de son œuvre un statut constituant, formant ainsi que ce que Jean Hyppolite nommera le fameux « champ transcendantal sans sujet » (ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il n'y a pas de *je* dans ce champ, comme ont cru pouvoir le comprendre les « piêtres penseurs »<sup>22</sup> : cela signifie que *s'il y a* du transcendantal, il *excède* le sujet — et comme son défaut), l'écriture donc y devient ce *pharmakon* qui, remède à la « finitude rétentionnelle », est aussi ce qui, par l'extension rétentionnelle en quoi elle consiste, et qui est la rétention tertiaire, rend possible les *courts-circuits* de l'activité rétentionnelle anamnésique où la pensée *consiste*.

20. Cf. B. STIEGLER, *Prendre soin. De la jeunesse et des générations*, Paris, Flammarion, 2008, p. 118–126.

21. Cf. B. STIEGLER, *Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, Paris, Galilée, 2009.

22. D. LECOURT, *Les piêtres penseurs*, Paris, Flammarion, 1999.

Si la grammatologie pouvait poser en 1967 la question de sa possible et impossible scientificité, ce jeu ambigu s'avère être en 1972 celui d'une *pharmacie*, sinon d'une pharmacologie — dont la grammatologie est une formulation initiale et un champ *que dépasse ce qui y a germé* précisément comme la question du *pharmakon*.

Au delà de la grammatologie comme science positive, nous devons faire face, de nos jours, au problème autant qu'à la question d'une pharmacologie comme *savoir positif dont la positivité n'est pas celle d'une science, mais d'une pratique* — disons d'une *praxis*, et plus précisément, de *techniques de soi et des autres* dont l'ensemble forme la *question du soin*, et de ces systèmes de soin qui se forment à travers les dispositifs rétentionnels comme systèmes sociaux — ceux-là mêmes que le *pharmakon*, devenu *industriellement techno-logique*, tend à dissoudre dans les prothèses elles-mêmes agencées à travers des *services* promus par le marketing planétaire, et visant à éliminer les diachronicités, c'est à dire les singularités capables de former des objets de désir irréductibles à la computation généralisée dont tout cela procède, sous le contrôle hégémonique d'un système économique financierisé qui n'investit donc plus, privilégiant une spéculation incurieuse et autodestructrice.

Une pharmacologie positive, autrement dit, n'est pas une science positive. En revanche, elle fait nécessairement appel à une organologie générale qui n'est pas elle-même une science positive, mais un paradigme questionnant les sciences positives depuis la question de l'*organon* qui leur est commun non *comme* logos, mais *comme* *tekhne* — et qui se transmue inéluctablement et invariablement en *pharmakon* par la révélation de ses toxicités jamais assez pré-vues.

## 10. Pharmacologie positive et économie politique

La question de la grammatologie est devenue la question de la pharmacologie dans *La pharmacie de Platon*. Mais Derrida ne l'a jamais appréhendée comme telle, ni donc du point de vue d'une positivité pharmacologique, c'est à dire de la question des *investissements* que rend possible le *pharmakon* (et encore moins du point de vue d'une « science positive »). Si l'on *peut* et si l'on *doit* parler de *pharmacologie* positive, cependant, ce n'est donc précisément pas comme d'une science, mais comme d'une *technicité positive* (et savante) de cette technique qu'est toujours et d'abord un *pharmakon* tel qu'il se divise d'emblée et irréductiblement en un couple de contraires.

Une technicité positive est un savoir qui n'est pas une science, mais qui, prenant soin de ce qui ne se présente jamais comme une chance et comme une vertu (une puissance, une force, une excellence) qu'en étant *accompagné*

*de son contraire* (un expédient, une dépendance, un poison), ne tente pas d'en réduire la duplicité, mais sait au contraire que *cette condition d'impossibilité est la condition d'une positivité contingente*, accidentelle, chanceuse en cela, *tuchè* devenant *kairos*, c'est à dire *possibilité surgie d'une impossibilité*, et comme la *nécessité d'un défaut* (ce que Blanchot nomme l'improbable).

Il s'agit d'un savoir sachant faire de cette nécessité vertu — il s'agirait d'un savoir-faire-avec-la-vertu-d'une-nécessité-des-nécessiteux que sont les néoténiques (c'est à dire les êtres pharmacologiques) devenant noétiques.

Un tel programme est celui d'une économie politique qui ne peut être qu'une *praxis*. Une telle *praxis* a cependant besoin d'une théorie. Cette *praxis* se nomme la pharmacologie positive, dont la théorie se nomme l'organologie générale.

Au cours de ces dernières années, j'ai depuis souvent tenté de penser cela avec Deleuze et son concept de quasi causalité — qui demeure dans l'Hadès et en revient vers nous, faisant la différence avec Lyotard et Derrida, fantômes des anamnèses à venir. *S'il y en a.*